

Cette nuit encore, Rachel avait peu et mal dormi. Ce matin, pour la première fois depuis deux mois, elle capitulait devant le diagnostic des médecins. Elle ne pouvait plus faire l'autruche. En dépit de toutes ses prières, il n'y aurait pas de miracle pour Bill.

*Il ne reste que son corps. Un corps que je ne reconnais plus, tellement il est amaigri, décharné. Ça ne peut plus durer : il faut que je me fasse une raison... Ce n'est pas bien de le retenir. Il faut que je le laisse aller, que je continue sans lui.*

Cette décision la déchirait. Se séparer de Bill – l'homme de sa vie –, accepter de ne plus jamais le toucher, l'embrasser, le regarder... Accepter qu'il disparaisse définitivement... Comme elle souffrait ! C'était pire que tout. Pire que lorsqu'elle avait découvert sa petite Mollie, âgée de quelques semaines, morte dans son sommeil du syndrome de la mort subite du nourrisson. Elle avait surmonté cette épreuve en se rabattant sur ce qui lui restait : ses enfants et Bill.

*J'ai survécu à ce que j'ai cru être le pire, mais là... On dirait que les filles ne me suffisent pas. Bill était mon courage et ma force. Comment continuer sans lui ? Je ne sais pas...*

Et cette fatigue émotionnelle qui emplissait sa tête, qui lui coupait l'appétit, qui lui causait des insomnies...

*Il faut que je me ressaisisse. Mes filles ont besoin de moi. Je dois être là pour elles ; pour combler, autant que possible, le vide laissé par Bill.*

Les filles. Lui en voudraient-elles en comprenant qu'il n'y avait *jamais* eu d'espoir, que les discours tenus par Rachel depuis le jour maudit de l'accident n'avaient servi qu'à son propre cheminement vers l'acceptation ?

*Est-ce que je dois leur dire que les médecins n'attendent que mon consentement pour débrancher leur père, pour qu'il meure ? Elles me verront peut-être comme... celle qui tue.*

Rachel ferma les yeux de douleur.

*Une fois qu'elles sauront à quoi s'en tenir, qu'elles comprendront qu'il n'y a pas de guérison possible, ensemble, il faudra choisir le bon moment pour laisser aller Bill. Mon Dieu ! Est-ce que planifier le débranchement de leur père ne serait pas comme de les faire participer au geste qui va le tuer ?*

Cette idée était insoutenable. Si, désormais, Rachel acceptait que Bill quitte ce monde, elle avait encore besoin de temps pour amener en douceur ses filles sur le même chemin qu'elle. Une travailleuse sociale de l'hôpital l'avait déjà approchée pour lui offrir son aide...

*Je vais prendre un rendez-vous avec elle. Je verrai ce qu'elle me conseillera. Peut-être que le plus simple serait d'annoncer le décès de Bill, une fois la chose faite.*

Ce matin, Rachel prenait conscience d'une fin. La fin d'une vie de famille, d'une vie amoureuse, d'une vie. Jamais elle n'avait imaginé se sentir aussi vide. Assise dans la cuisine de sa maison de rêve, avec sa famille de rêve, ses meubles de rêve... Un rêve qui n'avait plus rien de merveilleux sans Bill.

Trois années auparavant, par le biais de son métier d'agent immobilier, Rachel avait déniché une magnifique propriété à la campagne. Une grande maison de briques rouges, rénovée au dernier changement de siècle, quelques bâtiments de ferme en bon état, tout ça sur six acres de terre presque entièrement boisés. Bill avait été du même avis qu'elle : c'était l'endroit idéal pour élever leurs filles, pour leur inculquer les valeurs de la terre, les plaisirs du plein air.

Ils s'étaient établis, avaient acheté quelques poulets d'engraissement et cultivé un grand jardin. L'automne, avec les filles, ils avaient fait des conserves.

Une vie parfaite jusqu'à ce que tout chavire...

C'était arrivé le 17 avril. Avec Bill, ils étaient montés sur la toiture afin de nettoyer les gouttières. Son mari lui avait dit : « Regarde ! Un chevreuil ! » En se retournant, Rachel avait senti son coude qui touchait Bill, qui le déstabilisait. Elle n'avait pas eu le temps de le retenir. Il était tombé.

*Pourquoi est-ce que je me suis retournée aussi brusquement ? Pourquoi je n'ai pas fait attention ? C'est ma faute... Je sais que je n'ai pas fait exprès, mais c'est ma faute. Mes enfants ont perdu leur père par ma faute. Ma faute. Ma faute.*

Les premiers temps, après l'accident, et en dépit de ce que les spécialistes en disaient, Rachel était restée au chevet de son époux, épiant le moment où il émergerait enfin. Toujours cette pensée magique : *Bill est fort. Il va revenir. Il ne peut pas nous abandonner.* Puis, sans pour autant cesser d'espérer, était venu le moment où Rachel avait dû se résoudre à reprendre le cours de sa vie. Dans le but de liquider le retard accumulé par son absence, elle devait désormais travailler davantage au bureau, multiplier les visites d'acheteurs. Le matin, elle rentrait plus tôt, et le midi, elle mangeait à la va-vite devant ses dossiers.

Après le travail, jusqu'à hier, un jour sur deux, Rachel allait chercher les filles à la sortie de l'école pour les conduire à l'hôpital. Voir leur père, inconscient, des tubes partout, respirant à l'aide d'une machine bruyante, n'était certes pas très réjouissant pour elles, mais Rachel avait tenu à ces visites. Elle s'était entêtée à croire que Bill avait conscience de leur présence, que cela le motiverait à sortir de son coma.

Après une demi-heure à piétiner autour du lit de leur père, à raconter leur journée avec un enthousiasme qui sonnait de plus en plus faux, les filles lui jetaient des regards suppliants. Rachel les conduisait donc à la maison, et retournait à l'hôpital, seule, jusqu'à vingt heures.

Le lendemain, elle y allait sans les filles.

Pendant deux mois et quatre jours, Rachel avait parlé à Bill ; lui avait chuchoté des mots d'amour ; lui avait demandé pardon d'avoir été si maladroite ; l'avait supplié de ne pas les abandonner, d'ouvrir les yeux, de lui presser la main. En vain.

Aujourd'hui, elle lui dirait qu'elle acceptait de le laisser partir. Elle savait que c'était ce qu'il souhaiterait.

Émotive, Rachel but une gorgée de café tiède pour se donner une contenance. Encore une fois, elle avait à peine touché son déjeuner. Sa condition générale commençait à s'en ressentir. Elle avait des étourdissements, des migraines et des troubles de concentration. Pourvu qu'elle ne tombe pas malade.

Sa gorge se serra. Aujourd'hui, en plus, c'était son anniversaire. Quarante ans. Une année où l'on change de dizaine n'est jamais facile, d'ordinaire... Elle soupira sans bruit. Au moins, il faisait beau, se dit-elle en réalisant que le soleil inondait la cuisine.

Lorsque Rachel avait visité la maison la première fois, pour la mise en vente, c'est en pénétrant dans cette

pièce au cachet d'autrefois qu'elle avait été conquise. Les bas de mur en lambris, les cimaises ouvrées et le haut plafond avec ses poutrelles, sous lequel trônait une grande table en chêne flanquée de longs bancs de chaque côté... Une table superbement marquée par le temps, autour de laquelle avaient dû défiler de nombreuses générations d'enfants, autour de laquelle Rachel avait immédiatement imaginé ses filles...

Le vendeur avait consenti à leur laisser la table et les bancs, et Rachel n'avait rien changé à la pièce. Les repas joyeux en famille lui semblaient maintenant si lointains...

*Bill, de ton paradis, je compte sur toi pour m'aider avec les filles. Nous les avons tellement désirées. Elles sont si magnifiques !*

À la droite de Rachel, les jumelles mangeaient avec appétit. Identiques, Janet et Coralie n'en étaient pas moins de caractères très différents. Janet était fonceuse, protectrice, imprudente. Coralie, elle, était peureuse, émotive, timide. De même, Janet portait des couleurs vives tandis que Coralie préférait les teintes pastel. Bien que très opposées dans leurs personnalités, les jumelles se complétaient merveilleusement ; elles ne faisaient rien l'une sans l'autre.

Les petites étaient nées prématurément et, comme leur sœur Mollie était décédée à l'âge de six semaines, on avait surveillé étroitement leur sommeil durant leur première année de vie. La sonnerie du moniteur

cardiorespiratoire leur avait sauvé la vie plus d'une fois, permettant des interventions rapides. Maintenant, le syndrome de la mort subite du nourrisson n'était plus une menace. Tout au plus, les jumelles étaient-elles désormais médicalement considérées comme des personnes potentiellement prédisposées à des difficultés respiratoires.

Les sauterelles – comme on les surnommait depuis qu'elles avaient appris à danser la claquette – étaient celles qui semblaient le moins affectées par l'absence de leur père. Peut-être qu'à six ans on se rend moins compte... Elles étaient si jolies, si affectueuses. Rachel sourit.

À sa gauche était assise Luce, quatorze ans. Sa deuxième née chipotait dans son assiette, comme d'habitude. Victime d'un estomac nerveux, manger avait toujours été une bataille pour elle. Après de nombreuses consultations auprès de spécialistes, il s'avérait que Luce était une véritable spécialiste du contrôle de soi. Simplement, son estomac digérait tant bien que mal frustrations et inquiétudes. Depuis l'accident de Bill, la pauvre enfant devait négocier avec chaque bouchée.

Rachel posa sur le bras de sa fille une main affectueuse.

– Luce, essaie de manger au moins le pain, ma chérie.

La jeune fille sourit tristement en mordant sans appétit dans son toast qu'elle ne terminerait pas. De l'index, elle remonta ses lunettes d'un geste automatique. Des lunettes à la monture épaisse et foncée, que Rachel jugeait beaucoup trop austères pour une jeune fille de quatorze ans. « Luce, tu as un si joli visage, pourquoi le cacher derrière d'aussi... grosses lunettes ? » Mais Luce n'avait rien voulu entendre.

De sa progéniture, Luce était physiquement celle qui lui ressemblait le plus. Rachel se revoyait au même âge, aussi menue qu'elle, avec les mêmes cheveux en pagaille de la couleur d'un coucher de soleil. Elle se rappelait ses efforts quotidiens pour les démêler, les raidir, les discipliner... Elle en avait gaspillé, du temps, à essayer d'en faire quelque chose. Combien avait-elle versé de larmes de frustration, de désespoir ? Ah ! comme Rachel avait détesté cette jungle de cheveux frisottés !

Heureusement, Luce ne semblait pas du tout affectée par son abondante toison d'or – ni par quoi que ce soit concernant son apparence, d'ailleurs. Mais Rachel devait-elle s'étonner si sa fille ne vivait pas les affres de l'adolescence comme les autres jeunes de son âge ? Toute petite, déjà, Luce avait été incroyablement sérieuse et raisonnable, comme si elle n'avait pas su être une enfant. Rachel avait le souvenir d'une petite bonne femme qui comprenait tout ce qu'on voulait d'elle, qu'on n'avait jamais besoin de réprimander.

*Luce est une vraie soie. Elle sait toujours comment se rendre serviable. J'ai de la chance qu'elle s'occupe si bien des jumelles. Ces temps-ci, je suis une mère plutôt absente...*

Depuis l'accident, d'elle-même, Luce avait pris en charge les sauterelles. Lorsque les petites manifestaient des signes d'ennui, Luce les divertissait en jouant avec elles ou en les faisant rire. Elle gérait aussi les conflits, embrassait les bobos, surveillait l'hygiène. Elle se conduisait comme aurait dû le faire Charlotte, l'aînée de la famille...

Le regard de Rachel glissa sur sa droite, vers Charlotte, dont la longue chevelure droite et foncée recevait quotidiennement les plus grands soins.

Sa première-née, la rebelle de la famille, affichait une forte personnalité. Elle s'exprimait sans difficulté, sans complexe, et possédait une réelle habileté pour vendre ses idées, voire les imposer. Toujours prête à lever le poing pour s'affirmer, pour crier à l'injustice, elle s'emportait à la moindre contrariété.

Charlotte, l'enfant rieuse et enjouée d'autrefois, avait perdu son sens de l'humour. Depuis qu'elle avait atteint l'adolescence, elle menait sa vie comme une bataille. Victime de ses hormones, elle était souvent renfrognée et tout était prétexte à la mettre de mauvaise humeur. Ces temps-ci, elle jetait la faute sur leur vie à la campagne, et il ne se passait pas une journée sans qu'elle s'en plaigne.

« Pourquoi est-ce qu'on habite si loin de la civilisation ? Il faut faire quatre kilomètres de gravier avant d'aboutir quelque part. Ce n'est pas normal, pour une fille de mon âge, d'être si loin de tout. Tu te rends compte, maman, toutes mes amies ont un cellulaire sauf

moi parce que ça ne fonctionne pas ici. Même Internet n'arrive ici qu'à basse vitesse ! Comment veux-tu que je socialise ? »

Rachel, elle, remerciait sa bonne étoile. La maison familiale était juste assez éloignée pour restreindre les sorties que Charlotte aurait autrement demandé à faire tous les soirs si elle avait habité la ville.

En tant que mère aimante, Rachel déplorait surtout la distance que Charlotte avait instituée entre elles. Un rejet en règle. Lui parler était difficile, la toucher était impossible. Bill avait-il raison de prétendre qu'un jour Charlotte redeviendrait affectueuse comme avant ?

En attendant, pour s'assurer de ne pas perdre le contrôle, Rachel devrait continuer à croiser le fer avec elle.

« Non, Charlotte, tu as déjà eu ton argent de poche. Non, Charlotte, tu ne sors pas un soir de semaine. Charlotte, pourquoi es-tu toujours aussi désagréable ? Non, Charlotte, c'est la règle : tu ne rentres pas plus tard que vingt-deux heures. Peux-tu penser à autre chose qu'à tes cheveux ? Charlotte, pour l'amour du ciel, ramasse-toi ! »

Au moins, Charlotte s'entendait bien avec ses trois sœurs, qui la voyaient comme leur défenderesse, leur héroïne. L'invincible Charlotte, celle qui n'avait peur de rien, surtout pas des mots.

– Merci, Clarisse, fit poliment Rachel à l'endroit de sa belle-mère, qui venait de verser du café dans sa tasse, comme elle se faisait un devoir de le faire chaque matin depuis l'accident.

Les lèvres serrées, les traits figés, la vieille femme répondit d'un signe de tête en s'éloignant vers le comptoir où elle se remit à récurer la cuisinière.

La première fois que Rachel avait rencontré sa belle-mère, veuve depuis longtemps, elle lui avait immédiatement fait penser aux idoles de l'île de Pâques : grande et large, la figure carrée et les traits sévères. Une femme de qui on ne se sent jamais apprécié, par qui on se sent continuellement jugé. Clarisse parlait peu et souriait rarement, mais Rachel ne s'en offusquait plus.

Bill avait souvent dit de sa mère qu'elle était solide comme le roc. Rachel savait que Clarisse n'avait pas eu la vie facile. D'abord, elle avait été, et était toujours, captive du handicap intellectuel de Mona, la plus jeune de ses filles, qui avait trente ans. Forte de son devoir de mère, elle n'avait jamais fait relâche, la traînant partout, la surveillant sans cesse, tentant inlassablement de lui inculquer un peu d'autonomie.

Parallèlement, pendant de très nombreuses années, Clarisse avait tenu la boucherie familiale à bout de bras tandis que son époux affaibli par la maladie ne pouvait plus y travailler qu'occasionnellement. Son mari étant dépourvu d'assurance invalidité, Mona dans ses jupes, sa belle-mère avait pris l'affaire en main, coupant et

empaquetant la viande, satisfaisant aux désirs de la clientèle, voyant religieusement à l'administration serrée de l'entreprise.

Au décès de son mari, Clarisse avait continué ce régime pendant encore longtemps, d'abord pour payer les études d'électricien de Bill, puis pour assurer une confortable dot à l'aînée de ses filles, Martine, qui ne s'était pourtant jamais mariée. Elle avait aussi tenu à accumuler un capital intéressant pour Mona, de qui, un jour, quelqu'un d'autre que sa mère devrait s'occuper.

Les sœurs de Bill, Mona et Martine, n'avaient jamais quitté le nid familial, même si elles étaient adultes depuis longtemps. Comme si la chose allait de soi, elles étaient également venues apporter leur soutien à la famille.

Si Rachel s'était parfois interrogée au sujet de ses belles-sœurs, en les côtoyant quotidiennement depuis deux mois, elle avait pris conscience de l'indiscutable emprise que Clarisse détenait sur elles. Une mère dominatrice et directive qui avait su se placer tout en haut de la hiérarchie familiale. Ses filles allaient devant elle telles des soubrettes devant leur reine.

Pour Mona, la plus jeune, son manque d'autonomie s'expliquait par sa déficience mentale. Le quotient intellectuel de cette pauvre femme ne devait pas dépasser les soixante. En y réfléchissant, Rachel croyait qu'elle ne l'avait jamais entendue prononcer une phrase complète... Davantage des mots mâchés, presque

inaudibles. De plus, à tout bout de champ, Mona était victime d'un remarquable tic nerveux. Ses paupières se mettaient alors à papilloter rapidement, produisant des clins d'œil inusités, presque comiques. Ces épisodes duraient parfois plusieurs minutes.

Le physique imposant de Mona rappelait celui de sa mère, mais son visage était empreint d'innocence, voire même de timidité. Son regard fuyant ne croisait jamais plus d'une fraction de seconde celui de Rachel. De ce fait, il était impossible d'établir avec elle le moindre contact visuel.

Par contre, même si Mona ne savait ni lire ni écrire, elle exécutait à la lettre tout ce qu'on lui demandait, avec un souci de perfection. Depuis qu'elle était là, elle avait abattu un travail colossal sur la propriété. Entre autres, elle avait teint les galeries, nettoyé le poulailler, bêché et semé le jardin et les plates-bandes. Elle pouvait passer des heures à travailler sous un soleil de plomb sans même perdre une goutte de transpiration. Rachel n'en revenait pas de la capacité physique de sa belle-sœur.

Martine, l'autre sœur de Bill, avait un physique plus agréable, plus féminin. Du même âge qu'elle, Rachel croyait qu'il n'aurait pas fallu beaucoup d'efforts pour lui donner belle apparence : quelques jolis vêtements, un peu de maquillage et, surtout, un sourire. De dix ans l'aînée de Mona, elle paraissait pourtant à peine plus âgée qu'elle.

Bill avait raconté à Rachel que Martine n'avait pas toujours été aussi douce et soumise, qu'elle avait même été plutôt rebelle à l'adolescence. À quinze ans, une grave dépression nerveuse s'était abattue sur elle. Du jour au lendemain, sans que personne puisse expliquer pourquoi, elle s'était retrouvée au lit, incapable du moindre effort pour en sortir. Pendant presque une année, elle avait dormi vingt-trois heures sur vingt-quatre, désintéressée de tout, inapte à prendre soin d'elle. Il avait fallu longtemps avant que son état reprenne du mieux. Là encore, Clarisse s'était dévouée.

Selon Bill, la maladie de Martine avait complètement transformé la personnalité de sa sœur, pour en faire quelqu'un d'amorphe et de taciturne. Il croyait que, à la suite de sa longue maladie, elle n'avait jamais tout à fait repris goût à la vie. À quarante ans, Martine n'avait aucune joie de vivre dans le regard.

Rachel jugeait ses belles-sœurs avec beaucoup plus de sympathie que sa belle-mère, cela même si elles n'étaient guère d'un abord plus sympathique. Discrètes presque jusqu'à l'invisibilité, jamais Mona et Martine ne se mêlaient de quoi que ce soit. Il était même plutôt rare qu'elles lui adressent la parole en premier. Comme leur mère, ses belles-sœurs parlaient peu, souriaient rarement, mais Rachel se disait que c'était parce qu'elles n'avaient pas appris.

Évidemment, cela faisait beaucoup de gens à la maison, mais leur résidence était vaste. Mona et Martine s'étaient installées dans la chambre libre du rez-de-chaussée,

tandis que Clarisse, elle, avait élu domicile à l'étage, dans la chambre d'amis, voisine de celle des jumelles.

Bien que l'intimité de la famille ne fût plus ce qu'elle était, Rachel admettait que les trois femmes savaient efficacement la décharger de la gérance de la maison. Depuis qu'elles étaient là, tout roulait rondement. Le ménage était impeccable ; les repas excellents ; les courses toujours faites. Autant l'intérieur que l'extérieur de la maison était sous bonne garde. Le jardin et les plates-bandes étaient exempts de mauvaises herbes et la pelouse était soigneusement tondue. Et même si Rachel ne pouvait plus y voir personnellement, tout au long des deux derniers mois, ses quatre filles avaient été ponctuellement conduites et ramenées de leurs activités parascolaires.

Ses belles-sœurs voyaient à tout, sous la gérance de leur mère, qui distribuait les tâches et veillait à leur exécution.

Même Luce et Charlotte étaient contraintes de mettre la main à la pâte sous l'égide de leur grand-mère.

« Ma pauvre Rachel, comment as-tu éduqué tes filles ? Elles sont bien trop gâtées. C'est une honte de les laisser vivre comme des princesses avec tout ce que tu as sur les bras ! »

Une honte, peut-être pas, mais Clarisse avait en partie raison : à quatorze et seize ans, ses filles pouvaient s'impliquer davantage au sein de leur famille. Évidemment, il y avait eu des grognements de la part de Charlotte.

Indéniablement, la présence des trois nouvelles venues avait transformé l'ambiance de la maison. Un certain malaise planait en permanence. Les saute-relles et Luce étaient intimidées par ces femmes peu souriantes, et Charlotte...

Ah, Charlotte ! Dès la première journée, elle avait décidé de détester sa grand-mère. Son amour pour les chats en général, son adoration pour sa chatte Mini en particulier, avait été l'élément déclencheur et apparemment irréversible de ce conflit.

En prenant la chatte par la peau du cou pour la jeter dehors, Clarisse n'avait sûrement pas imaginé la réaction en chaîne qui allait suivre. Charlotte s'était indignée en faisant valoir les droits de Mini ; Clarisse avait clamé haut et fort qu'il n'était pas question qu'un animal vive sous le même toit qu'elle.

« Maman, comment peux-tu avoir accepté ça ? Mini fait partie de la famille. Et puis, Mini est à *moi* ! Elle dort même dans mon lit ! »

Rachel avait tenté de calmer le jeu en lui disant que la chatte adorait aller à l'extérieur ; que ce n'était que pour un certain temps...

Si Rachel avait compté sur le temps pour ramener son aînée à de meilleures dispositions vis-à-vis de sa grand-mère, désormais elle comprenait que la situation allait en se dégradant. Chaque jour, Charlotte trouvait une raison de se plaindre de la présence de Clarisse dans leur maison.

« Qu'est-ce que ça peut bien lui faire si j'ai envie de parler au téléphone pendant une demi-heure ? Tu te rends compte, elle a fermé la ligne pendant que je parlais avec Sam, soi-disant parce que je roucoulais comme une vulgaire perruche. C'est son expression. *Roucouler comme une vulgaire perruche !* »

Pour ajouter à la frustration quotidienne de Charlotte, sa grand-mère la talonnait dans chacune de ses corvées, lui faisant reprendre chaque tâche qui n'atteignait pas la perfection. Évidemment, cela n'aidait en rien les relations entre elles.

« Maman, c'est une vieille *chnoque* ! Elle veut tout contrôler ! Imagine-toi qu'elle m'a même fait épouseter les prises du téléphone. En plus, écoute bien celle-là, j'ai nettoyé les robinets des salles de bains avec des cotons-tiges. Fort, hein ? Pourquoi est-ce qu'il faudrait que je fasse tout ce qu'elle demande ? Je ne suis pas à son service. Elle a Martine et Mona pour ça, que je sache ! Maman, dis-lui de retourner d'où elle vient. On s'arrangera très bien sans elle. »

Malheureusement pour Charlotte, sa grand-mère ne fléchissait pas devant son humeur réfractaire.

« Charlotte, tu pourrais essayer de faire contre mauvaise fortune bon cœur. La situation n'est facile pour personne. Fais un effort. Quand tu prends cet air renfrogné, tu ressembles à ta grand-mère », lui avait dit Rachel, la veille, à l'issue d'une énième dispute.

L'insulte avait été suprême, mais peut-être cette déclaration encouragerait-elle malgré tout Charlotte à adoucir son caractère ? Qui voudrait ressembler à Clarisse ?

*Je devrais avoir honte. Clarisse est immédiatement venue à mon secours sans même que je lui demande. Elle a fait un long trajet en autobus depuis la Beauce pour nous rejoindre. Je ne peux pas en dire autant de ma propre mère, qui habite pourtant à seulement une heure d'ici... Comme quoi il ne faut pas se fier aux apparences. Bill avait raison de dire que sa mère était une femme remarquable et dévouée.*

– Avant l'accident de papa, j'avais le droit d'aller au cinéma, bougonna Charlotte, devant son déjeuner.

Sur ce point, l'adolescente avait raison. Beaucoup de choses avaient changé depuis le jour maudit.

– Je n'ai pas dit que tu ne pouvais pas y aller : j'ai seulement dit que j'y penserais.

Son aînée manifesta son mécontentement en repoussant son assiette à moitié pleine. Rachel retint un soupir. Sa belle-mère ne supportait pas le gaspillage de nourriture, qu'elle considérait comme un sacrilège, et elle ne se gênait pas pour le rappeler.

*Seigneur, je vous le demande comme une faveur. Juste pour ce matin, faites que Clarisse laisse ses principes de côté.*

Pour compenser le fait qu'elle passait sous silence l'assiette à peine touchée, Rachel y alla tout de même d'une remontrance.

– Charlotte, j'aimerais que tu fasses un effort pour être de meilleure humeur. Il me semble que ce serait plus agréable pour tout le monde ici.

Cette fois-ci, l'adolescente se leva de table. Sans délicatesse, pour montrer qu'elle était contrariée.

Le visage de marbre, Clarisse se retourna vers elles. Rachel avait l'impression que l'assiette de Charlotte faisait de grands signes de la main pour attirer l'attention de sa belle-mère.

– T'étais pas mal plus *cool* avant qu'elle vienne s'installer ici ! lâcha Charlotte au grand dam de Rachel qui se sentit rougir.

*Elle, c'était Clarisse.*

L'impertinence dont Charlotte faisait preuve de plus en plus souvent envers sa belle-mère mortifiait Rachel, surtout lorsque l'intéressée était présente.

La fourchette levée, les jumelles s'étaient arrêtées de manger pour ne rien perdre de la scène.

En tant que mère, Rachel savait qu'elle devait immédiatement intervenir afin que Coralie et Janet ne tirent pas un mauvais exemple de l'insolence de leur aînée.

En outre, il y avait le regard sévère de Clarisse qui l'enjoignait à faire preuve d'autorité, comme toute mère digne de ce nom devait le faire.

Pourtant, Rachel laissa sortir l'adolescente de la cuisine sans la réprimander. Après tout, aujourd'hui, c'était son quarantième anniversaire, et si elle pouvait éviter les heurts, pourquoi pas ?

– Je suis désolée, Clarisse, fit-elle après un instant. Je pense que je vais demander l'aide d'un psychologue. Cette crise d'adolescence...

– Un psychologue ? Ma pauvre Rachel. Charlotte est trop gâtée, tout simplement !

Le ton particulièrement dédaigneux l'accusait indirectement de ne pas être à la hauteur dans l'éducation de son aînée. C'était vexant, mais Clarisse n'avait pas tout à fait tort. Ces temps-ci, elle n'avait pas toutes ses capacités parentales...

Les sauterelles avaient baissé la tête, intimidées par l'intervention de leur grand-mère. Luce avait délaissé son assiette.

– Les filles vivent des choses difficiles..., plaida Rachel en rougissant de plus belle.

– Pfffff...

Cette simple onomatopée trahissait le mépris.

Rachel serra les dents.

Clarisse retourna à ses occupations devant le comptoir. Inutile de tenter de la convaincre de quoi que ce soit. Concernant l'aînée de ses petites-filles, son idée était faite depuis longtemps.

Une fois de plus, Charlotte venait de perdre des points sur l'échelle de la bonne éducation.